30993

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LE RETOUR DE TENDRESSE,

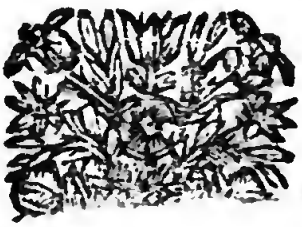
OU

LA FEINTE VERITABLE.

COMEDIE.

Par Mr. F.

Repreſenté pour la premiere fois, par les Comediens Italiens ordinaires du Roy, le 31 May 1728.



ACTEURS.

ORONTE, Pere de Julie.

DORANTE, Amant de Lucinde.

LISIMON, Amant de Julie.

LUCINDE, Niece d'Oronte.

JULIE,

SPINETTE, Suivante de Lucinde.

ARLEQUIN, Valet de Dorante.

*La Scene eſt dans la maiſon d'*ORONTE.

LE RETOUR DE TENDRESSE, OU LA FEINTE VERITABLE.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

OUy, Monſieur, je ſoutiens que vous allez faire un fort mauvais mariage ; Julie eſt jeune, riche, & jolie, mais... enfin ce n'eſt point votre fait.

DORANTE.

Peut-on demander à Monſieur Arle-

quin ce qui le fait penſer de cette maniere ?

ARLEQUIN.

Tout.

DORANTE.

Mais encore ?

ARLEQUIN.

Tout, vous dis-je.

DORANTE.

Il convient que Julie eſt aimable ?

ARLEQUIN.

Oui.

DORANTE.

Qu'elle eſt riche,

ARLEQUIN.

D'accord.

DORANTE.

Qu'elle eſt jeune,

ARLEQUIN.

Vous avez raiſon.

DORANTE.

Sage ?

ARLEQUIN.

Je ne vous ai pas dit cela.

DORANTE.

Comment, maraud !

ARLEQUIN.

Ah ! je ſçavois bien que nous nous fâcherions.

DORANTE.

Nous pourrions aller plus loin.

ARLEQUIN.

Point du tout, reſtons-en là, s'il vous plaît : je conviens que Mademoiſelle Julie eſt très ſage, mais êtes vous aſſez ſimple pour lui tenir compte de ſa vertu ?

DORANTE.

Quel raiſonnement ?

ARLEQUIN.

Il eſt des plus ſenſez ; ne voyez-vous pas que cette jeune perſonne eſt une place nouvellement fortifiée, qui n'a reçû aucunes attaques ? il ne faut pas beaucoup s'étonner ſi elle n'a jamais capitulé.

DORANTE.

Tu m'ennuyes : je voudrois bien ſçavoir les raiſons qui t'obligent à t'oppoſer ſi fort à ce Mariage ?

ARLEQUIN.

Vous aimiez Mademoiſelle Lucinde autrefois ?

DORANTE.

Oui.

ARLEQUIN.

J'aimois ſa ſuivante Spinette.

DORANTE.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Vous aimez maintenant Julie.

DORANTE.

Après ?

ARLEQUIN.

Et je n'aime point ſa ſuivante Marton.

DORANTE.

Ah ! je n'ai plus rien à dire.

ARLEQUIN.

Lucinde eſt la plus aimable perſonne du monde, car vous conviendrez que Spinette eſt bien jolie ?

DORANTE.

Ah ! Monſieur Arlequin, ſi votre penchant pour Spinette eſt ſi rapide, vous pouvez vous y abandonner ; je ne vous ai jamais défendu de lui faire votre cour.

ARLEQUIN.

Mais vous n'allez plus chez ſa Maîtreſſe ?

DORANTE.

Cela vous empêche-t'il de voir ſa ſuivante ?

ARLEQUIN.

Sans doute ; & vous n'avez pas plûtôt été brouillé avec Lucinde, que j'ai éprouvé les rigueurs de Spinette par contrecoup ; que je ſuis malheureux ! je me ſouviens que mon amour étoit le ſinge du

vôtre, & lors que vous étiez aimé de cette adorable Lucinde, que nous vous entendions ſoupirer tous deux dans ſon Cabinet, nous faiſions Spinette & moi chorus dans l'antichambre; & quand vous peſtiez contre l'heure qui vous chaſſoit, je jurois contre vous que j'étois obligé de reconduire; je voudrois bien ſçavoir quel rat vous a pris de ne vous plus aimer? cela étoit ſi joly!

DORANTE.

Je ne ſçai comment j'ai fait pour me dégager d'elle; il faut avoir autant de force que j'en ai ſur moi-même pour y avoir remporté une pareille victoire, je ne l'aurois pas crû.

ARLEQUIN.

Cela n'eſt peut-être pas encore bien fait.

DORANTE.

L'animal! j'épouſe ce ſoir Julie ſa Couſine.

ARLEQUIN.

Et Lucinde qui épouſera-t'elle? car, elle eſt bien capable de vous rendre la pareille.

DORANTE.

C'eſt de quoi je ne me ſuis pas informé; ſi elle m'en croyoit, elle épouſeroit Eraſte, ou Clitandre.

ARLEQUIN.

Quoi, un de ces Meſſieurs dont vous étiez ſi jaloux ? oh ! pour le coup vous n'êtes plus amoureux d'elle.

DORANTE.

A propos de jalouſie, il me ſemble que Liſimon affecte de ſuivre partout Julie.

ARLEQUIN.

Je ne voulois pas vous en parler, mais il y a longtems que je m'en apperçois.

DORANTE.

Je le prierai fort ſerieuſement de ceſſer ſes pourſuites.

ARLEQUIN.

Vous ferez fort bien.

DORANTE.

Ses aſſiduitez me gênent, & Julie qui n'eſt pour ainſi dire qu'un enfant, ne ſçait point encore à quelles conſequences cela tire.

ARLEQUIN.

Il lui apprendra..

DORANTE.

Tais-toi.

ARLEQUIN.

A propos, vous vous mariez ce ſoir. Diantre !

DORANTE.

Il la connoît dès ſa plus tendre jeuneſſe, & cette habitude de ſe voir, fomente une certaine familiarité, de certaines liaiſons....

ARLEQUIN.

Oui, cela ne vaut pas le diable, retournez à Lucinde.

DORANTE.

Tais-toi te dis-je, avec ta Lucinde, en ſerois-je le maître, l'amour éteint peut-il ſe rallumer ?

ARLEQUIN.

C'eſt ſelon: je compare l'amour à une lampe, ſi elle s'éteint faute d'huile, on ne peut plus la rallumer; ainſi l'amour ne peut plus renaître quand il meurt de ſa belle mort; mais auſſi ſi un coup de vent ſouffle la lampe, la moindre allumette lui fait reprendre feu : de même ſi le dépit a éteint notre amour, le moindre caprice le rallumera.

DORANTE.

Le dépit ne m'a point gueri, c'eſt la raiſon.

ARLEQUIN.

Bon ! la raiſon ſe mêle bien de ces ſortes de choſes là: on fait la folie de s'aimer ſans ſçavoir pourquoi, & l'on ſe quitte ſans en devenir plus raiſonnable.

DORANTE.

Vois si Julie eſt éveillée.

ARLEQUIN.

Sa Couſine doit l'être, car je viens de voir entrer Spinette dans ſa chambre.

DORANTE.

Il eſt bien queſtion de ſa Couſine.

ARLEQUIN.

Quoi, vous ne voulez pas donner le bon jour à Lucinde?

DORANTE.

Non.

ARLEQUIN.

Il le faut pourtant bien, car la voilà.

SCENE II.

LUCINDE, DORANTE, SPINETTE, ARLEQUIN.

LUCINDE.

OUi Spinette, vous êtes la plus grande étourdie...

ARLEQUIN.

Qu'a-t'elle fait la pauvre Spinette?

LUCINDE.

Je vous avois dit que c'étoit pour ce ſoir.

SPINETTE.

En verité, Madame...

LUCINDE.

Taiſez-vous, on ne peut compter ſur rien avec cette fille; ah vous voila, Dorante, vous me voyez en colere.

DORANTE.

C'eſt ce qui m'empêchoit de vous aborder Madame. * Vas voir ſi je puis parler à Julie.

LUCINDE.

C'eſt ce ſoir que vous vous mariez, n'eſt-ce pas?

DORANTE.

Oui, Madame.

LUCINDE *à Spinette.*

Vous le voyez, Mademoiſelle.

DORANTE.

Quoi, mon mariage ſeroit le ſujet de votre couroux?

LUCINDE *à elle-même.*

Allons, il faut prendre mon party.

DORANTE *à part.*

Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

SPINETTE.

Si cela vous fait tant de peine, Madame, on peut y remedier.

LUCINDE.

Non, non, voila qui eſt fini, je n'y

* *Parlant à Arlequin.*

penſe plus : vous allez vous mocquer de moi, Dorante, de m'avoir trouvé ſi fâchée pour une bagatelle.

DORANTE.

En effet, cela ne vaut gueres la peine...

LUCINDE.

Pardonnez-moi, les femmes ont des fantaiſies.

DORANTE.

Je le ſçai.

LUCINDE.

Mais heureuſement qu'elles ſe paſſent.

DORANTE.

Il eſt vrai.

LUCINDE.

Ne pourriez-vous pas remettre votre Mariage ?

DORANTE.

Cette queſtion m'embarraſſe, Madame; quelles raiſons pourrois-je avoir de le differer ?

LUCINDE.

Tant pis pour vous ; vous y perdrez la plus jolie maſcarade du monde, que j'avois fait preparer pour vos nôces.

DORANTE.

Comment ?

LUCINDE.

Je l'avois ordonnée pour aujourd'hui,

mais l'attention de Mademoiſelle Spinette...

DORANTE.

Je vous rends mille graces, Madame, je vous en tiens un égal compte.

LUCINDE.

C'étoit la plus jolie choſe du monde; mais n'importe, nous ne nous en réjouirons pas moins.

SCENE III.

LUCINDE, DORANTE, SPINETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

JUlie eſt à ſa toillette, vous pouvez entrer, elle n'eſt pas en grande compagnie; il n'y a que Monſieur Liſimon.

DORANTE.

Que me dis-tu?

LUCINDE.

Je ne vous retiens point, Dorante, puiſque Julie eſt viſible.

ARLEQUIN.

Ma chere Spinette.

SPINETTE.

Finiſſons.

DORANTE.

Madame, pardonnez-moi cette incivilité; ſuis moi.

ARLEQUIN.

Monſieur, je ne vous ſuis point neceſſaire.

DORANTE.

Viens, te dis-je.

SPINETTE.

Vas, vas, trouver ta Marton, elle t'appartient de droit.

ARLEQUIN.

Je n'en voudrois pas, quand elle ſeroit auſſi jolie que toi-même.

SPINETTE.

Cela eſt trop galant.

ARLEQUIN.

Madame, ayez pitié d'un miſerable, faites en ſorte que Spinette m'aime.

LUCINDE.

La commiſſion me fait honneur.

ARLEQUIN.

Peignez-lui ma conſtance, & s'il le faut, mon merite.

LUCINDE.

Je n'y manquerai pas.

ARLEQUIN.

Vous n'en ſçauriez trop dire.

LUCINDE.

Je le crois.

ARLEQUIN.

Elle m'aimoit autrefois.... Ouf, pourquoi vous êtes-vous brouillée avec mon Maître?

SCENE IV.

LUCINDE, SPINETTE.

LUCINDE.

LE pauvre Dorante a bien des affaires, je le plains, & ma Couſine auſſi.

SPINETTE.

Mais vous ne l'aimez donc plus?

LUCINDE.

N'en es-tu convaincuë que d'aujourd'hui ſeulement?

SPINETTE.

Son Mariage ne vous pique point?

LUCINDE.

Tu le vois.

SPINETTE.

Qu'eſt donc devenu votre amour propre?

LUCINDE.

L'hymen de Dorante ne lui porte aucune atteinte.

SPINETTE.

Quel flegme! oh! je crains bien que ce calme là ne nous ameine l'orage.

LUCINDE.

Mais, Spinette, tu es folle, eſt-ce ma faute à moi, ſi je ne ſuis point piquée?

SPINETTE.

Vous croyez ne le pas être? mais vous ne vous étes brouillée avec Dorante que par une extravagance de ſa part, & un entêtement de la vôtre; un frivole point d'honneur vous arrête; vous en êtes ſur le ceremonial; perſonne ne veut faire les premieres démarches, & vous ſerez la dupe de votre fierté l'un & l'autre.

LUCINDE.

Ah, ah, ah!

SPINETTE.

Oüi cela eſt fort riſible: mort de ma vie, je ne vous plaindrai pas au moins, quand vous viendrez me dire, Spinette, c'en eſt donc fait? tout eſpoir eſt perdu, je pouvois d'un ſeul mot me conſerver mon cher Dorante, & je ſuis cauſe de ſon malheur & du mien. Car je ſuis ſeure qu'il vous aime toûjours, & qu'un ſeul regard...

LUCINDE.

Tu nous fais plus malheureux que no

nous ne le ſommes : il ſe mariera ſans repentir, & je le verrai ſans jalouſie ; d'ailleurs, ne voudrois-tu pas que j'allaſſe le conjurer de renouer notre chaîne? cela me conviendroit fort, en verité ; mon ſexe m'auroit des obligations infinies, je lui traceroit une jolie route ; non il ne ſera pas dit que j'aboliſſe ſes privileges, & quand j'aurois tort, ce n'eſt point à moi à revenir la premiere.

SPINETTE.

Voila des privileges qui font beaucoup d'honneur à notre ſexe, aſſurement ; eh Madame ! de pareils avantages ne nous ſont accordez qu'en conſequence de notre folle vanité ; & les hommes qui nous connoiſſent, & qui ne cherchent que les moyens de nous vaincre, n'en pourroient trouver de plus ſûrs que de flater notre orgueil.

LUCINDE.

Vous nous accomodez bien, Mademoiſelle.

SPINETTE.

Comme vous devez l'être, Madame. N'aurez-vous pas lieu de vous reprocher toute votre vie, votre rupture avec Dorante ? il vous demandoit pour toute grace, que vous ne viſſiez plus Eraſte &

Clitandre; vous ne les aimez ni l'un ni l'autre; mais point, la pluralité l'emporte, & Madame a trouvé plus à propos de perdre un Amant cheri, que d'en congedier deux indifferens.

LUCINDE.

Il appartenoit bien à Dorante de m'imposer des loix: n'étoit-ce pas assez que je lui eusse fait l'aveu de ma tendresse, pour qu'il fût sûr de ma fidelité? mais les Amans ne se contentent pas de si peu de chose; il leur faut des preferences autentiques; nous devons les rassurer sur le moindre de leurs soupçons, par un mépris évident pour le reste des hommes: non Messieurs, non pas s'il vous plaît, cet empire sur nous vous rendroit trop vains, & vous rallentiroit même; & quoique l'on n'ait nulle envie de vous devenir infidele, il faut toûjours s'en conserver la prochaine occasion, pour vous tenir en respect.

SPINETTE.

Pour vous tenir en respect! & ne voyez-vous pas que cette politique fait deserter tous ceux qui vous aiment avec delicatesse?

LUCINDE.

Il faudroit toûjours les perdre, ma che-

re enfant : la legereté des hommes eſt auſſi grande que la nôtre, & du moins eſt-il plus glorieux pour nous de les voir nous quitter par dépit, que de nous en voir privées par la trop grande confiance où nous les mettrions de leur merite.

SPINETTE.

Quelle methode bizarre ! & que deviendroit le Mariage avec ces beaux préceptes-là ? on ne s'aime donc aujourd'hui que pour avoir le plaiſir de ſe ſeparer dans les regles de l'art ?

LUCINDE.

Si Dorante avoit été bien épris, il ne m'auroit pas abandonnée ſi bruſquement.

SPINETTE.

Si Dorante ne vous avoit adorée, vos refus ne lui auroient pas été ſi ſenſibles.

LUCINDE.

J'admire ſon caractere !

SPINETTE.

Et moi le vôtre !

LUCINDE.

Prendre ſon parti au pied levé ! Monſieur ſe marie.

SPINETTE, *à part le premier mot.*

Bon, & à votre Couſine encore ?

LUCINDE.

Elle ne l'aime pas au moins, & je ſuis

fort trompée ſi elle n'a pas quelque penchant pour Liſimon.

SPINETTE.

Je le voudrois.

LUCINDE.

Et moi auſſi pour punir Dorante: après tout je ne ſuis point piquée contre lui.

SPINETTE.

Vous n'avez garde.

LUCINDE.

Que dis-tu de mon Oncle qui lui à accordé ſa fille à la premiere demande qu'il lui en a faite?

SPINETTE.

C'eſt qu'il a crû le parti avantageux pour Julie.

LUCINDE.

Mais il ſçavoit que Dorante m'aimoit, & qu'on ne ſe détache pas ſi facilement.

SPINETTE.

Dorante l'aura aſſuré ſans doute, qu'il vous avoit entierement oubliée.

LUCINDE.

Je ſuis outrée contre mon Oncle: allons, allons, il faut rompre ce mariage.

SPINETTE.

Comment vous y prendrez-vous?

LUCINDE.

En faiſant épouſer Julie à Liſimon.

SPINETTE.

Vous épouſerez donc Dorante ?

LUCINDE.

Moi, que tu me connois mal ! j'aimerois mieux... Mais voici Julie.

SCENE V.

LUCINDE, SPINETTE, JULIE.

JULIE.

MA chere Couſine, je n'y puis plus tenir, je ſuis au deſeſpoir.

LUCINDE.

Qu'avez-vous donc ?

JULIE.

Le moment fatal me menace de trop prés, il faut enfin que j'éclatte, dût-il m'arriver.... vous ſçavez qu'on me veut faire épouſer Dorante aujourd'hui ?

LUCINDE.

Oui, hé bien ?

JULIE.

J'aime Liſimon.

LUCINDE.

Je men doutois.

JULIE.

Que Dorante ne s'aviſe pas de ſe ſer-

vir de l'autorité de mon Pere, car..... enfin je ne l'épouſerai pas.

LUCINDE.

Mais il me ſemble que pour une jeune perſonne qui a ſi peu d'experience, vos reſolutions ſont vives.

JULIE.

C'eſt qu'elles ne ſont point diſſimulées; ſi j'avois cette experience dont vous me parlez, j'épouſerois peut-être Dorante, pour avoir tout le tems & tout le plaiſir de le punir, de ne m'avoir pas obtenuë de moi-même; il me traite comme un enfant, il conclut avec mon Pere: oh! c'eſt avec moi qu'il faut conclure, ou le marché ne tiendra pas, ſur ma parole.

SPINETTE.

Voilà une petite perſonne bien vive.

JULIE.

Et le bon de l'affaire, c'eſt qu'il ne m'aime pas non plus, lui; il ne m'aborde jamais que comme s'il étoit mon mari; il eſt d'un froid!

LUCINDE.

Mais s'il ne vous aimoit pas, vous auroit-il recherchée auſſi ſerieuſement?

JULIE.

Bon, bon, je ne prends point le change; c'eſt vous qu'il aime, mais vous êtes

brouillez, & pour se faire valoir il a voulu vous opposer une rivalle jeune & jolie.

SPINETTE.

Quelle rusée !

LUCINDE.

Elle pourroit bien dire vrai.

JULIE.

Et moi je serois la victime de tout cela; Dorante ne penseroit qu'à vous quand il seroit avec moi; & toutes les douceurs que je recevrois de lui, ne s'adresseroient qu'à vous même : hom...

LUCINDE.

Vous ne meritez pas cela, je vous plains.

JULIE.

Ce n'est pas assez de me plaindre, il faut me servir.

LUCINDE.

Que puis-je faire pour vous ?

JULIE.

Me debarrasser de Dorante; il est sûr que s'il ne se dégage lui même d'avec mon Pere, il faudra que je l'épouse, ou que je retourne au Convent, & je crains autant l'un que l'autre.

LUCINDE.

Mais votre pere ne paroissoit pas s'opposer aux soins que Lisimon vous rendoit.

JULIE.

Non vraiment, avant que Dorante ſe fût propoſé ; mais vous connoiſſez les peres, c'eſt le bien qui les détermine. Celui-ci eſt plus riche que l'autre, Mademoiſelle, il faut que vous l'épouſiez ; que leur répondre ? vous dépendez d'eux ; oh ! ſi jamais ſi je ſuis veuve....

LUCINDE.

Ma chere Couſine, les peres conſultent nos interêts lorſqu'ils nous marient, & ſçavent que pour nous rendre heureuſes, ils doivent nous unir à des perſonnes riches.

JULIE.

Bon, riche ; faut-il l'être tant ? Liſimon a dix mil livres de rente, eſt-ce que cela n'eſt pas bien honnête pour un gaſcon ?

SPINETTE.

Dix mille livres de rente ? il faut qu'il ſoit l'aîné de dix familles.

JULIE.

Et d'ailleurs n'eſt-on pas bien dédommagé des biens de la fortune, quand on eſt avec ce qu'on aime ?

SPINETTE.

Oui, mais on ne s'aime pas toûjours.

JULIE.

Eh bien, on ſe ſepare, & en ce cas chacun reprend le ſien.

SPINETTE.

SPINETTE.

Il n'y a pas le mot à dire.

JULIE.

Debarraſſez-moi de Dorante, vous dis-je, ma chere Couſine.

LUCINDE.

Comment voulez vous que je m'y prenne?

JULIE.

Faites ſemblant de revenir à lui, & rengagez-le; il ne faut qu'un moment pour le rendre plus paſſionné que jamais, car vous êtes adroite.

LUCINDE.

Et vous plus fine que je ne penſois, Mademoiſelle, mais je n'aime plus Dorante, & quand je l'aimerois, pourrois-je me reſoudre....

JULIE.

C'eſt à cauſe que vous ne l'aimez plus que cela ne vous doit rien couter: lorſque mon Pere ſçaura qu'il eſt retourné à vous; pour s'en venger il me donnera Liſimon: allons ma petite Couſine.

LUCINDE.

Et ſi j'ai le malheur de ne pas réuſſir; quelle honte pour moi!

JULIE.

Point du tout, je vous promets de dire

à tout le monde que c'eſt moi qui vous en avois conjurée.

LUCINDE.

Et s'il revient à moi de bonne foi, quel embarras!

JULIE.

C'eſt pour lors que vous lui direz vous-même, que vous vous êtes mocquée de lui; quelle gloire!

LUCINDE.

J'ai bien envie de me venger de mon Oncle.

SPINETTE.

Vous ferez fort bien.

LUCINDE.

Je vous aime Julie, & je me reſous à vous rendre un ſervice que je refuſerois à tout autre.

JULIE.

Que je vous ai d'obligation!

LUCINDE.

Ce rolle va me coûter cher à joüer, il faut que je m'y prépare.

JULIE, *elle ſort*

Je la ſuis, car Dorante vient, & je ne veux point le rencontrer: il eſt pourtant avec Liſimon, n'importe.

SCENE VI.

DORANTE, LISIMON, ARLEQUIN.

LISIMON.

NOn, te dis-je, Dorante, je ne souffrirai point que tu te donnes ce ridicule dans le monde.

DORANTE.

Eh Monsieur Lisimon, l'interêt que vous prenez à ce qui me regarde, m'est très-suspect, & je vous prie fort serieusement de ne plus voir Julie.

LISIMON.

Tu ne l'aimes point, mon cher, tu ne l'aimes point.

DORANTE.

Je l'épouse ce soir, encore une fois.

LISIMON.

Hé bien, je serai de la Nôce.

DORANTE.

Je ne vous en prie point.

LISIMON.

Bon, entre amis on passe sur les ceremonies.

DORANTE.

Morbleu, je perds patience.

LISIMON.

Tu l'épouſes ce ſoir? eh donc, que deviendroit Lucinde ? tu l'aimes toujours petit diſſimulé ; je veux renoüer cette intrigue, & vous épargner à tous deux la petite honte des premiers pas : vous ne demandez qu'à vous rejoindre, il faut vous rendre ce ſervice.

DORANTE.

Oh ! parbleu c'en eſt trop. Liſimon, vous ſçavez que je ne prends pas beaucoup de goût à la raillerie, & je vous declare une fois pour toutes, que la viſite que vous venez de rendre à Julie, eſt la derniere qu'elle recevra de vous.

LISIMON.

Je te craindrai encore moins Mari que Rival, mon cher Dorante, & je t'avertis que je ſerai ſon ombre.

DORANTE.

A la fin. . . .

LISIMON.

Je ne la quitterai pas d'une minutte, d'une ſeconde, ſandis !

ARLEQUIN.

Voilà un Gaſcon bien tenace. Monſieur ne fera pas d'ordinaire chez lui.

LISIMON.

J'y ferai porter le mien.

ARLEQUIN.

Oh je m'y oppoſe.

DORANTE *l'épée à la main.*

C'eſt pouſſer trop loin l'importunité, Liſimon.

LISIMON.

Dorante.

DORANTE.

Eh bien ?

LISIMON.

Remets ton épée.

DORANTE.

Comment ?

LISIMON.

Je te conſerve pour Lucinde.

DORANTE.

Vous n'avez point avec moi la reſſource de la gaſconade, je ſçai que vous avez du cœur.

LISIMON.

Eh cadedis qui en doute ? il ſçait que j'ai du cœur, ſi je voulois tu l'aurois bientôt oublié.

DORANTE.

Voyons.

LISIMON.

Allons, du reſpect pour la maiſon du

beau-pere, Seigneur Dorante: je commence à croire que vous en voulez tout de bon à la petite fille, mais ſçachez donc que vous allez ſur mes briſées, & que vous riſquez autant à me la diſputer, que ſi vous me conteſtiez mes titres de nobleſſe. Je l'aime, jugez de ſes ſentimens pour moi: j'ai crû juſques ici que ce n'étoit qu'un jeu; mais ſi dans un quart d'heure, vous ne me la cedez dans toutes les formes, nous prendrons lieu pour parler d'affaire, à pied ou à cheval, & je vous donnerai le choix des armes, depuis l'épée juſqu'au canon.

ARLEQUIN.

Garre la bombe!

DORANTE.

Il ne faut pas attendre ſi long-tems; & j'accepte à l'inſtant même...

LISIMON.

Tout doux; réflechiſſez mûrement ſur ce que j'ai l'honneur de vous avancer: il ſera tems de prendre votre parti quand vous n'aurez plus d'autre reſſource.

ARLEQUIN.

Il s'en va, mais je ne crois pas qu'il vienne prendre réponſe.

SCENE VII.

DORANTE, ARLEQUIN.

DORANTE.

PArbleu, quand ce ne ſeroit que pour braver ſon impertinente audace, je vais ſigner le Contrat tout à l'heure. Où vas tu?

ARLEQUIN.

Je vais faire avancer l'artillerie.

DORANTE.

Ah, Monſieur Liſimon, vous faites des menaces.

ARLEQUIN.

Le pauvre diable eſt le premier en date, une fois.

DORANTE.

Et moi je date du jour que j'épouſe.

ARLEQUIN.

Vilaine époque: car ſi vous voulez que je vous diſe ce que je penſe, vous faites mal de vous marier.

DORANTE.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Vous êtes enclin à la jalouſie, & je

crains qu'on ne vous donne dequoi l'exercer.

DORANTE.

Moi jaloux ? point du tout : je n'ai fait cette défenſe à Liſimon, que parce que mon honneur m'y obligeoit. Oh, depuis Lucinde, je ſuis revenu de cette malheureuſe freneſie, & je ſens bien que je ne ſuis pas à beaucoup près ſi jaloux de Julie que je l'étois d'elle.

ARLEQUIN.

C'eſt que Julie doit être votre femme.

DORANTE.

Monſieur Oronte eſt-il ſorti ?

ARLEQUIN.

Non, le voici.

SCENE VIII.

DORANTE, ARLEQUIN, ORONTE.

ORONTE.

QUoi mon Gendre, vous êtes ſeul ? où eſt donc ma fille ? je croyois la trouver ici.

DORANTE.

Elle eſt peut-être avec ſa Couſine.

ORONTE.

Je ſuis ſûr que les habits de maſque ſont ſur le tapis.

DORANTE.

Cela peut être ; mais Monſieur, me permettrez-vous de ceder à une impatience que vos bontez autoriſent; plus mon bonheur eſt proche, & plus les momens qui le retardent me ſont inſupportables : nous avions remis à ce ſoir la ſignature du Contrat, ſignons-le tout à l'heure.

ORONTE.

Ah ! que je vous ſçai bon gré de cette précipitation ! j'en ſuis charmé pour ma fille, voilà comme je fis quand je pris ma deffunte ; je ne voulus pas ſeulement lui donner le tems d'acheter ſes habits de nôces ; peſte ! j'étois un vert galant.

ARLEQUIN.

Vous en avez bien la mine.

ORONTE.

Le jour de notre mariage elle s'étoit propoſée de danſer toute la nuit avec ſes compagnes, mais après que nous eûmes ouvert le bal, elle & moi, crac, je la fis diſparoître.

ARLEQUIN.

Quel égrillard !

ORONTE.

La Courante étoit dans ce tems-là en vogue, & je la danſois auſſi-bien que mon maître.

ARLEQUIN.

Il va nous tenir juſques à demain.

ORONTE.

Je n'avois pas vingt ans alors, & j'avois déja payé de ma perſonne à trois ſiéges, un blocus, deux batailles, ſix eſcarmouches, ſans compter les duels qui n'étoient pas encore deffendus.

ARLEQUIN.

Ah nous ſommes perdus !

ORONTE.

Je vous ferai ce ſoir à table le détail des occaſions où je me ſuis trouvé.

ARLEQUIN.

Cela ſera fort intereſſant.

ORONTE.

Et je vais de ce pas chez le Notaire lui dire d'apporter le Contrat ſur le champ.

DORANTE.

Que ne vous dois-je pas !

ORONTE.

Et je veux que nous le ſignions ſous la grande treille de mon jardin.

ARLEQUIN.

Voilà ce qu'il a dit de meilleur ; eh

bien Monſieur, c'en eſt fait, vous allez ſauter le foſſé, le cœur ne vous bat-il pas ?

DORANTE.

Hélas !

ARLEQUIN.

Il ſoupire, haie, haie, haie.

SCENE IX.

LUCINDE, JULIE, DORANTE, ARLEQUIN.

LUCINDE.

JE n'oſerois Couſine.

JULIE.

Allons, allons, folle.

LUCINDE.

Arlequin, j'ai quelque choſe à dire à votre Maître, vous pouvez aller entretenir Spinette.

ARLEQUIN.

Eh Madame ! où eſt-elle ?

LUCINDE.

Dans mon appartement.

ARLEQUIN.

Je vous ſuis bien obligé, Madame.

LUCINDE.

Dorante!

DORANTE.

Madame!

LUCINDE *ſoupire.*

Quoi vous ne me regardez pas? le nœud que vous allez former, vous rend-il mon ennemi?

DORANTE.

Moi Madame? je conſerverai toûjours pour vous la plus tendre eſtime...

LUCINDE.

Ah! vous feignez de ne pas entendre, vous ſçavez que ce fatal mariage....

DORANTE.

Hé bien?

LUCINDE.

Me deſeſpere, m'aſſaſſine, & vous allez l'achever?

DORANTE.

Comment croirai-je ce que vous me dites, Madame, il n'y a qu'un moment que vous êtiez d'une gayeté....

LUCINDE.

Fort bien, Monſieur, fort bien; ſi vous n'aviez pas oublié le langage de mes yeux, vous y auriez lû la contrainte où me jettoit cette malheureuſe gayeté que vous me reprochez.

DORANTE.

Où cela va-t'il nous mener ?

LUCINDE.

Je vois enfin qu'il faut que ce ſoit moi qui parle, & que j'immole à mon amour ces précieuſes bienſéances où notre ſexe nous oblige : ah ! puiſque nous naiſſons plus tendres, & plus ſenſibles que les hommes, pourquoi nous impoſe-t'on la cruelle néceſſité d'attendre que ces ingrats reviennent à nous les premiers ?

DORANTE.

Juſte Ciel elle m'aimeroit encore !

(*à part.*) LUCINDE.

Bon, cela prend.

DORANTE.

Eh, Madame, ne vous préviendrions-nous pas, ſi nous ne craignions de redoubler vos mépris ; mais vous que pouvez vous riſquer ? votre ſexe charmant n'eſt-il pas toujours ſûr de ſa victoire ? quelques ſujets que nous ayons de nous plaindre de lui, pour peu qu'il hazarde un regard, il fait moins éclater ſa foibleſſe que la nôtre.

LUCINDE.

Nous ne ſommes pas ſi redoutables que vous le dites.

DORANTE.

Mais oſerois-je vous demander ; Ma-

dame, à quoi tend cette entrevûë, eſt-ce pour jetter ſur le reſte de ma vie une amertume que rien ne pourra adoucir ? eſt-ce pour me faire ſentir toute la rigueur de votre perte, que vous feignez d'être ſenſible à la mienne ? ah ! ſi vous aviez été vraiement touchée de ma reſolution, vous ne m'auriez pas laiſſé engager ſi avant dans une affaire dont je ne puis plus me dédire.

LUCINDE.

Dont vous ne pouvez plus vous dédire ! ah inſenſée ! pourquoi comptois-tu ſi fort ſur le retour d'un volage ; étois-tu aſſez vaine pour te flatter que cette démarche l'attendriroit ? que ne t'épargnois-tu du moins la honte de pleurer à ſes yeux, (*à part.* je crois que je pleure tout de bon.)

DORANTE.

Quelle ſituation ! il ne me falloit plus que ſes larmes pour m'achever.

LUCINDE.

Voyez-les, voyez-les couler, Monſieur, elles doivent flatter votre orgüeil; le triomphe n'eſt pas commun, & ce ſont les premieres que l'amour m'a fait répendre.

DORANTE.

Ah ! qu'elles me ſont précieuſes ; mais

que dois je faire ? ma parole eſt donnée; & d'un autre côté mon rival aura lieu d'attribuer mon changement à ma lâcheté.

à part. LUCINDE.

(Il eſt bien long-tems à ſe rendre, il faudra pourtant bien qu'il y vienne;) Dorante, pardonnez à ma foibleſſe, renfermez-la dans votre ſein; vous êtes galant homme, que du moins ma rivalle n'en ſoit point inſtruite, épouſez-la : puiſſiez vous être auſſi heureux avec elle, que je l'aurois été avec vous !

DORANTE.

Ah ! malheureux Liſimon, ſans tes menaces, & tes gaſconnades, je t'aurois moi-même conjuré d'épouſer ta Julie.

LUCINDE.

Eh quoi, vous ne pouvez vous empêcher un moment de prononcer ce nom ? épargnez-le à mes oreilles, pour le peu de tems qu'il me reſte à demeurer avec vous.

DORANTE.

Quoi, Madame, vous nous quittez ?

LUCINDE.

Ingrat, ne voudriez-vous pas que je reſtaſſe ? que je viſſe rendre à une autre ces mêmes ſoins qui flattoient autrefois

ma tendreſſe? non, non, & je vous aime trop pour vous expoſer aux remords que mon deſeſpoir feroit naître dans votre ame : je vais le cacher à tout l'univers; heureuſe ſi je pouvois me le cacher à moi-même!

DORANTE.

Arrêtez, je ne puis reſiſter à tant de charmes, & à tant de tendreſſe.

LUCINDE.

Je vous deffends abſolument de me ſuivre : (*à part.* Cela va à merveille, mais il me ſemble que la choſe devient auſſi un peu ſerieuſe de mon côté.)

SCENE X.

DORANTE, JULIE.

DORANTE.

OH c'en eſt fait, je vais me dégager de Julie, ma chere Lucinde! oüi, oüi, le gaſcon peut croire tout ce qui lui plaira; & s'il en veut tirer avantage, nous trouverons les moyens de rabattre ſa vanité.

JULIE.

Mon cher Dorante, nous touchons au moment

moment fortuné, voilà le Notaire que mon Pere amene avec lui.

DORANTE.

Quel funeſte embarras ?

JULIE.

Comment, vous ſemblez recevoir cette nouvelle avec chagrin ?

DORANTE.

Non Madame.

JULIE.

Vous repentiriez-vous d'avoir trop précipité les choſes ?

DORANTE.

Non Madame.

JULIE.

N'êtes-vous point charmé d'unir votre ſort au mien ?

DORANTE.

Non Madame.

JULIE.

Comment non ?

DORANTE.

Je vous demande pardon, je ſuis ſi troublé, ma chere Lucinde....

JULIE *à part.*

Mon ſtratagême a réuſſi, que je ſuis heureuſe !

SCENE XI.

ORONTE, DORANTE, LISIMON, LE NOTAIRE, JULIE.

ORONTE.

TOut étoit prêt quand je ſuis arrivé chez Monſieur ; venez mon gendre, vous êtes ſervi à point nommé ; quoi voici encore Monſieur Liſimon ? je vous avois prié, auſſi-bien que Dorante, de ceſſer vos viſites.

LISIMON.

Je viens pourtant vous en rendre une des plus intereſſantes. Eh bien, Monſieur, le reſultat ? vîte.

DORANTE.

Je vais vous le donner dans une des allées du jardin, allez m'attendre.

LISIMON.

J'y vole.

ORONTE.

Suivez-moi, Monſieur le Notaire ; venez ma fille, allons mon gendre.

SCENE XII.

DORANTE, ARLEQUIN.

DORANTE.

J'Ai laiſſé Lucinde dans l'état le plus triſte ; allons l'informer de la reſolution que j'ai priſe.

ARLEQUIN.

Où allez-vous Monſieur ?

DORANTE.

Chez Lucinde, que fait elle ?

ARLEQUIN.

Pas grand choſe, elle eſt évanoüie : voulez-vous que je la faſſe deſcendre.

DORANTE.

Comment évanoüie ?

ARLEQUIN.

Non, non, la voilà.

SCENE XIII.

LUCINDE, SPINETTE, DORANTE, ARLEQUIN.

LUCINDE.

LAiſſez-moi, Spinette, laiſſez-moi.

SPINETTE.

Non, Madame, l'air achevera de vous remettre.

LUCINDE.

Eh crois-tu que je cherche à guerir?

DORANTE.

Madame, mettez fin à vos douleurs qui me deſeſperent; je ne pourrois les ſupporter, quand elles vous ſeroient cauſées par un rival, jugez des effets quelles produiſent dans mon ame, lorſque je m'accuſe d'en être l'auteur : je vais en votre preſence rompre tout engagement avec Oronte, & Julie; qu'allois-je faire! m'auroit-il été poſſible de vivre un moment ſous d'autres loix que les vôtres? ah belle Lucinde, lorſque je me repreſente que c'eſt vous même qui m'avez empêché de courir à mon infortune, &

que par un retour dont ma jalouſie m'avoit rendu indigne, vous daignez me rappeller à tant de charmes, je ne me poſſede plus.

LUCINDE.

Dorante, vous croyez m'aimer, la ſituation où vous me trouvez vous attendrit, mais je crains que votre ſeule generoſité ne vous tienne lieu d'amour.

DORANTE.

Ah que ce ſoupçon eſt injuſte!

ARLEQUIN.

Vous vous mocquez, Madame.

LUCINDE.

Non, vous avez eû trop de peine à vous déterminer, pour que je croye votre repentir ſincere.

DORANTE.

Eh! quelle plus grande preuve puis-je vous en donner, que les tranſports qui éclattent à vos yeux? vous ne vous y trompez pas cruelle, & vous liſez trop bien dans mon cœur pour douter de ma ſincerité; mais vous voulez me punir de l'offenſe que j'ai faite à vos attraits, vous avez raiſon, elle eſt impardonnable: ſongez pourtant ſi la vengeance vous eſt ſi douce, ſongez qu'au moment que l'on ceſſe de vous rendre des ſoins, le coupa-

ble eſt aſſez puni par les efforts qu'il ſe fait en commettant le crime.

LUCINDE.

Voilà ce qui s'appelle tirer avantage de l'infidelité même : hé bien, Monſieur, profitez de toute ma foibleſſe, & retirez votre parole s'il en eſt tems encore, mais ne vous faites point de violence.

DORANTE.

Que dites-vous ? quand vous ne me feriez pas ce doux commandement, quand je vous trouverois inflexible, je n'épouſerois pas Julie, & j'irois loin d'ici regretter toute ma vie le ſeul bien qui pouvoit me la rendre agréable.

LUCINDE. *bas à Spinette.*

Spinette, ce pauvre garçon a donné tout de bon dans ma feinte; je ne ſçai comment faire, moi.

SCENE XIV.

ORONTE, LISIMON, DORANTE, JULIE, LUCINDE, SPINETTE, ARLEQUIN.

JULIE.

VOyez, voyez, mon Pere.

ORONTE.

Dorante aux génoux de ma Niece, ſur le point d'épouſer ma fille?

LISIMON.

Ah Monſieur, l'action n'eſt pas d'un preux Chevalier!

ARLEQUIN.

Auſſi ſommes-nous des Chevaliers modernes.

DORANTE.

Monſieur, comment recevrez-vous les excuſes que je vais vous faire? je ſçai que mon procedé vous offenſe, cependant ſi j'achevois l'himenée ce ſeroit vous outrager encore: votre fille eſt trop aimable pour lui donner un époux prévenu d'une paſſion violente pour une autre; la demande que je vous en ai faite étoit ſin-

cere, mais enfin j'ai revû votre Niece.

ORONTE.

Corbleu, je voudrois n'avoir que trente ans.

ARLEQUIN.

Je le crois bien.

JULIE.

Ne vous fâchez point, mon Pere.

LISIMON.

Seigneur Oronte, j'épouse la Veuve; mais vous sçavez les avantages quelle doit faire à un garçon.

ORONTE.

Je suis trop piqué pour vous la refuser, & si ma fille y consent, donnez lui la main.

JULIE.

Il le faut bien pour reparer le tort que Monsieur fait à ma gloire; voyez, petit perfide, ce que vous m'obligez de faire.

DORANTE.

Madame....

ORONTE.

Eh vous ma Niece, ne rougissez-vous point?

JULIE.

Oh, ne la grondez pas, tout ce quelle a fait n'étoit que pour se mocquer de Dorante.

DORANTE

DORANTE.

Comment ?

JULIE.

Oui, Monſieur, je ne vous aimois pas, & je l'ai prié de feindre avec vous, pour vous engager à rompre avec moi.

DORANTE.

Qu'entens-je !

ORONTE.

J'en ſuis parbleu charmé. Vous avez ce que vous meritez, Monſieur ; venez Liſimon, venez ſigner le Contrat que nous remplirons de votre nom au lieu de celui de Dorante.

DORANTE.

Liſimon, vous entrez pour quelque choſe dans la piece qu'on me joue, mais vous ſçavez...

LISIMON.

Oh je ne me bas plus, je dois rendre compte de ma race à la poſterité.

SCENE V.

LUCINDE, DORANTE, ARLEQUIN, SPINETTE.

DORANTE.

AH Lucinde, qui n'auroit pas été trompé comme moi à tout ce que

vous venez de faire, vous avez pû jouer un perſonnage ſi indigne de vous?

LUCINDE.

Effectivement le trait eſt un peu noir; voyez à quoi m'expoſe ma folle de Couſine, vous verrez que pour reparer tout cela, il faudra que je vous épouſe.

DORANTE.

C'eſt-à-dire que je ne devrai votre main qu'à votre delicateſſe ſur les bienſéances.

LUCINDE.

Je vous conſeille encore de faire le difficile; ne voudriez-vous pas qu'on allât vous avouer qu'on a été charmé de trouver l'occaſion de vous ramener ſans paroître ſe commettre? qu'on a ſaiſi le prétexte de vous parler, & d'entamer une matiere ſi délicate, parce qu'on avoit ſa reſtriction toute prête, ſi vous n'aviez pas répondu aux avances qu'on vous faiſoit?

ARLEQUIN.

Oh que les femmes ſont fines!

DORANTE.

Quoi Lucinde, cette feinte étoit donc fondée ſur un motif auſſi charmant?

LUCINDE.

Oüi, mais ne nous amuſons pas da-

vantage ; ma gloire m'eſt chere auſſi à moi, & je ne veux pas que l'on penſe que j'aye pû la ſouiller par une trahiſon ; venez Dorante, le Notaire eſt encore là-dedans, allons lui faire prendre acte de mon innocence.

SCENE DERNIERE.

SPINETTE, ARLEQUIN.

SPINETTE.

EH bien, Monſieur Arlequin ?

ARLEQUIN.

Qu'y a-t'il ?

SPINETTE.

Tout ſuccede au gré de nos deſirs ?

ARLEQUIN.

Oüi.

SPINETTE.

Ton Maître & ma Maîtreſſe vont s'unir.

ARLEQUIN.

Oüi,

SPINETTE.

Et nous qu'allons-nous devenir ?

ARLEQUIN.

Je n'en ſçai rien.

SPINETTE.

Le ſot animal !

ARLEQUIN.

Attendez, je ne ſuis pas encore votre mari.

SPINETTE.

Comment, tu pourrois differer ?

ARLEQUIN.

Si tu veux que nous finiſſions l'affaire, il faut que tu t'évanouiſſes, ou que tu en faſſes ſemblant.

SPINETTE.

Ah ! je te conſeille de vouloir marcher ſur les traces de ton Maître ; touche toûjours là, je feindrai après.

ARLEQUIN.

Voilà une feinte qui nous aura mené au tout de bon.

FIN.

APPROBATION.

LU & examiné par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux. A Paris ce 22 Novembre 1728.

DANCHET.